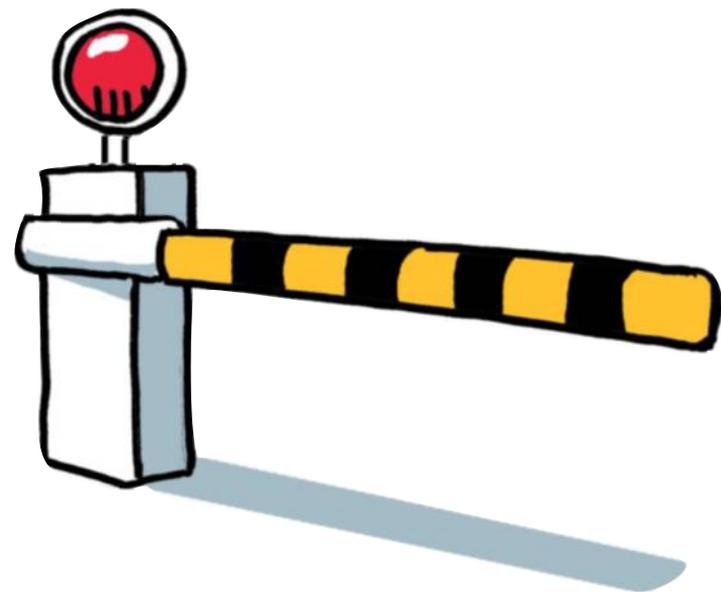




Chaque jour, la sémiologue Mariette Darrigrand analyse les mots qui se sont invités dans notre quotidien depuis le début de la crise sanitaire.



«Barrière»

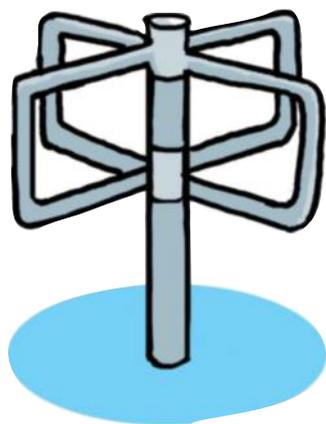


6/10

Des gestes que l'on applique individuellement aux frontières que les États ferment, la barrière se déploie à tous les niveaux. Rempart protecteur, elle freine aussi les contacts... mais possède l'avantage de pouvoir être facilement levée.



Gérard Cambon



Mariette
Darrigrand
Sémiologue

Dans le contexte

C'est un mot banal, mais l'expression «gestes barrières», elle, est totalement nouvelle. Il s'agit d'une formule très imagée, ce qui d'ailleurs est accentué par les pictogrammes des documents gouvernementaux : lavage de mains, éternuement dans le coude...

L'image est simple, mais assez contre-intuitive. Elle a quelque chose de champêtre (barrière de jardins) et de désuet (garde-barrière), alors qu'elle nous est imposée par la densité urbaine moderne, dans le contexte anxiogène de l'épidémie.

Heureusement, le mot met son ambivalence à notre disposition : une barrière s'ouvre ou se ferme. On voit déjà que les relations humaines n'ont pas disparu avec le coronavirus.

Elle montre bien que notre corps est notre arme principale. En l'absence de médicament ou de vaccin, il doit être une forteresse. La barrière fait alors galoper notre imagination par analogie, en

cercles concentriques. On va du masque porté en barrière sur notre visage aux pays qui ont retrouvé leurs barrières frontalières, en passant par les devantures closes, les rues fermées, les villes confinées...

Dans notre société, le corps est central depuis longtemps. C'est un enjeu hédoniste, associé aux plaisirs de la nourriture, de la sexualité, ou un lieu de la performance physique dans le sport ou le travail. Il recouvre désormais un troisième enjeu, sanitaire et sécuritaire. C'est une nouvelle barrière idéologique qui ouvre les années 2020.

Dans l'histoire

La barrière est, littéralement, une composition de barres de bois. Le mot «barre» a une puissance de combat, et est issu de la culture celtique. En vieux gallois, la *barra* est un sommet très difficile d'accès. On retrouve cette signification en français lorsqu'on évoque la Barre des Écrins, un sommet dans les Alpes. Dans le langage maritime aussi, les vagues forment une barre menaçante entre le port et le large.

Avec la même idée de hauteur, on trouve dans l'urbanisme des années 1970 et 1980 ces barres d'immeuble qui ont créé d'infranchissables barrières sociales. Actuellement, c'est en biologie que le mot se renouvelle et prend une valeur positive : ce sont les cellules barrières contre les cellules toxiques invasives.

Ce terme a toujours renvoyé à l'infiniment petit et à l'infiniment

grand. C'est un motif ancien, qui recèle la puissance des mécanismes élémentaires.

Pour la suite

Les gestes barrières vont s'installer dans nos vies. Il semblera normal de voir le gel hydroalcoolique sur une table de restaurant, à côté du sel et du poivre, ou encore de porter des masques à certains moments.

Ce qui n'a pas encore été décidé, c'est le rôle accordé à la barrière sociale, cette fameuse distanciation qui contraindra nos corps et nos esprits. Ne pas passer dix minutes à se faire la bise en début de réunion n'est pas forcément une mauvaise chose, mais perdre notre culture européenne du contact serait bien dommage.

Heureusement, le mot met son ambivalence à notre disposition : une barrière s'ouvre ou se ferme. On voit déjà que les relations humaines n'ont pas disparu avec le coronavirus. Certaines méfiances de voisinage se sont levées, certaines indifférences ont disparu.

Comme en art, c'est souvent de la contrainte que naît l'inventivité. A beaucoup circulé, sur les réseaux sociaux, la petite danse des mains entre une dame confinée en Ehpad et sa fille, à travers la vitre d'une fenêtre bien fermée. Une façon émouvante et créative de mettre les barrières en échec.

Recueilli par Lucie Alexandre

Demain : «Modestie»

Le goût des mots

Sémiologue, Mariette Darrigrand est spécialiste des discours politico-médiatiques et des vocabulaires contemporains. Elle anime le blog observatoiredesmots.com

Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur le corps. *J'te kiffe. Je t'aime* (Gallimard, 2017), *Sexy Corpus* (Lemieux Éd., 2016).

Sur les médias. *Comment les médias nous parlent (mal)* (François Bourin, 2014), «Les médias, c'est nous», (*Le 1*, mars 2016).

Sur le politique. *Ces mots qui nous gouvernent* (Bayard, 2008), «Vers un monde de covivance» (série «Utopie virale», revue *Études*, avril 2020).

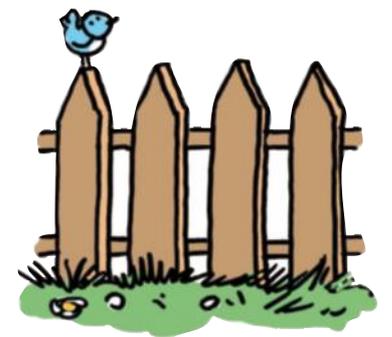
Dessins : Deligne



Florence Levillain/Signatures

« Vieillir, c'est découvrir la transparence, brûler les frontières, fondre les limites, abattre les paravents... - Y a-t-il plus passionnant voyage que celui de la vie? Jusqu'à la mort incluse? »

Maria Casarès



Le regard de Florence Levillain

Photographe française née en 1970, membre de l'agence Signatures. Elle explore des territoires variés allant du monde de l'entreprise aux rues des banlieues, portant son regard sensible sur ceux que l'on croise sans toujours les voir. Outre son travail de reportage, elle imagine des séries poétiques et humoristiques mises en scène, comme celle-ci, intitulée « Effets secondaires », commencée au lendemain du confinement dans son appartement sous les toits de Paris.

ou de Gaza

Le «double confinement» des Gazaouis

— Les premiers cas de Covid-19 dans l'enclave palestinienne ont entraîné la peur d'une épidémie incontrôlable. Avec 17 cas déclarés, la situation est stable, mais le virus affecte une économie déjà très affaiblie.

Ramallah
De notre correspondante

Distance de sécurité et fermeture des frontières, l'épidémie de coronavirus a réhabilité une notion controversée de nos sociétés mondialisées : les barrières. Il est un endroit, pourtant, où elles sont une réalité omniprésente et permanente : la bande de Gaza. Depuis la mise en place du blocus israélo-égyptien, il y a treize ans, l'enclave palestinienne où vivent plus de 2 millions de personnes est entourée de barbelés et de murs que ses habitants ne sont pas autorisés à franchir sans permis.

À Gaza, la diffusion accélérée du virus aux quatre coins du monde a

d'abord provoqué la peur que l'épidémie se répande comme une traînée de poudre dans un des territoires les plus densément peuplés au monde, au système de santé exsangue. Puis il y eut l'ironie : celle, grinçante, d'internautes expliquant que « pour une fois, le blocus a un effet positif », en faisant de Gaza « l'endroit le plus sûr du monde ». « Un double confinement ! », sourit Ziad Medoukh, directeur du département de français à l'université Al-Aqsa.

Craignant de se trouver face à une situation incontrôlable, le Hamas, maître du territoire depuis 2007, a anticipé : dès la mi-mars, les rassemblements ont été inter-

dités, les mosquées et la plupart des commerces fermés, et des centres de confinement mis en place. Les premiers cas diagnostiqués, deux hommes de retour du Pakistan, furent mis en quarantaine dès leur arrivée.

Deux mois plus tard, l'enclave semble bien s'en sortir. Seules 17 personnes sont malades, placées à l'isolement, et la population reconnaît une « bonne gestion » de la crise par le mouvement islamiste.

Malgré cela, la présence du Covid-19 à Gaza n'est pas sans conséquences. « Le coronavirus est une catastrophe davantage économique que sanitaire », note un journaliste

gazaoui. La fermeture des commerces pourrait porter un nouveau coup à une économie moribonde, alors que le taux de chômage est déjà supérieur à 40 % en temps normal.

À tel point que, sous la pression de l'Association des restaurants, hôtels et services touristiques, les cafés et restaurants ont rouvert à l'occasion du Ramadan. Les entreprises – environ une dizaine – qui fabriquent des masques, à destination d'Israël notamment, sont parmi les rares à tirer profit de la situation.

Salomé Parent-Rachdi

